

CHRONIQUES DES AVALANCHES CATASTROPHIQUES

1645 / 1999

Événements recensés dans le volume intitulé « Atlas climatique de la Vallée d'Aoste », de Luca Mercalli et autres auteurs, publié en 2003 chez SMS, Turin.

☒ 1645 L'un des épisodes les plus anciens dont il est fait mention est celui de l'avalanche de 1645 en vallée de Rhêmes. Les victimes furent au nombre de 14. L'événement fut décrit par l'abbé César Bovard, qui répertoria la nouvelle dans les mémoires de la paroisse : « Une avalanche est tombée dans la région Sonjonne (c'est-à-dire le village actuel de Notre-Dame) au hameau de Chabod, ensevelissant et tuant 14 villageois de Breuil qui se rendaient à la messe à Saint-Georges ». (Capello, 1976).

☒ 1706 Suite aux abondantes précipitations neigeuses de janvier 1706, de graves avalanches se produisirent dans les Alpes piémontaises et valdôtaines, provoquant un nombre très élevé de victimes. Autrefois, le village de Leckò Albezò (Gressoney-Saint-Jean), aujourd'hui à 1806 m d'altitude, était situé un peu plus au Nord, à l'abri d'un grand bois. Le 6 janvier 1706 une énorme avalanche, suivant un parcours hors du commun, détruisit le bois et anéantit le village tout entier en faisant 20 morts. Seule une dame âgée survécut sous la poutre du toit. (Curta, 1994).

☒ 1710-11 Quelques années après le drame de 1706, la population de Gressoney fut soumise à nouveau à un hiver tragique qui entraîna la mort de 17 personnes entre février et mai. Le 24 février, une grosse coulée s'abattit sur Bätt, en emportant 6 personnes et plusieurs habitations (Curta, 1994). « Une autre avalanche s'abattit le 26 février 1711 sur le hameau de Boden, renversa deux maisons avec cinq morts. » (Brocherel, 1950). « Le 17 mai une grande quantité de neige à Trollecké (Tschaval, Trinité) emporta une maison sur la pente de la montagne ; six personnes perdirent la vie. » (Curta-Lorenz, 1959).

☒ 1774 « Le 30 janvier une avalanche immense descendit des pentes de la Becca Chateluin, s'abattit sur Chamin endommageant les maisons. Sous le blanc manteau, deux jeunes filles et leur père trouvèrent la mort. » (Canzio, 1899).

☒ 1805 L'année 1805 a été appelée l'année de la grosse neige à cause de l'énorme quantité de neige, qui était tombée sur la Vallée d'Aoste les 20 et 21 janvier, formant une couche de 2,20 mètres en général. Il n'y a pas de doute qu'une pareille quantité de neige ait donné lieu à d'innombrables avalanches et causé des désastres épouvantables. Mais, à cette époque, Aoste était sans périodique. C'est pourquoi, faute de renseignements écrits, on ne peut que conjecturer les malheurs qui sont arrivés. (Vescoz).

☒ 1812 Valgrisenche – Le 17 février 1812, une énorme avalanche descendit à une vitesse folle dans le vallon de Plontaz et détruisit complètement le hameau de Carrà. Dans la catastrophe, deux personnes perdirent la vie : madame Cécile Pétroz, de feu François Pétroz, âgée de 48 ans, et son mari Pierre Gerbelle, de feu Jean Gerbelle, âgé de 50 ans. Ils furent retrouvés dans leur lit, 1000 m plus en aval, sur le torrent de Pra Longet, dans la plaine entre Beauregard et Suplun, des hameaux aujourd'hui recouverts par les eaux du

barrage. Depuis ce triste hiver, le hameau de Carrà n'a plus été reconstruit et, aujourd'hui encore, on peut voir les ruines de cinq grosses maisons en face de la belle chapelle construite le 10 juin 1669, la seule restée intacte après cet événement tragique. (Lavoyer, 1977).

☐ 1818 Une énorme avalanche se détacha du mont Mort près du Grand-Saint-Bernard, le 8 mars 1818. Elle occupa pendant un mois entier un espace considérable. (Gazzetta Piemontese, du 26 mai 1818).

☐ 1843 Le 20 février, dans le Valgrisenche, aux environs du hameau de Planté, les maisons les plus exposées furent abandonnées et 19 personnes se réunirent dans la maison d'Armand, considérée comme la moins exposée. Après une veillée de prières et de peur, à minuit le coq chanta et tous se résolurent à passer la nuit dans l'étable [...]. À une heure du matin, tout le monde dormait. L'avalanche se déclencha et balaya entièrement l'alpage d'Etosse ; une violente coulée de neige frappa directement la maison d'Armand. Celle-ci fut éventrée et ensevelie sous la neige et les débris. Dès l'aube, les habitants des hameaux voisins vinrent au secours des sinistrés. Des gémissements incitèrent à chercher dans la neige et les débris. Deux cadavres, horriblement mutilés furent récupérés – celui de l'un des fils d'Armand et celui de l'un de ses domestiques qui dormaient dans une autre pièce – après 6 heures de travail, ils parvinrent finalement à entendre distinctement les personnes encore coincées sous les décombres. Un petit tunnel fut creusé et 14 personnes furent sauvées immédiatement, tandis que 3 autres restèrent encore immobilisées sous les poutres et les débris, pour être finalement libérées à leur tour. Elles ne durent leur salut qu'à la solidité de l'étable, dont le toit était soutenu par d'énormes poutres qui se sont cassées au centre, formant de la sorte deux plans inclinés contre les murs latéraux, le long desquels les gens dormaient. (Augustin Vagneur, « La Feuille d'Annonces d'Aoste », février 1843). On retrouve une description analogue chez Bétha (1877).

☐ 1844-45 Ce fut un hiver particulièrement enneigé : les victimes et les dégâts furent été nombreux dans beaucoup de vallées latérales de la région. Dans la vallée de Champorcher, une avalanche détruisit presque complètement le hameau de Perruchon et fit trois victimes. Le 15 janvier, deux jeunes mariés trouvèrent la mort à Schmèttò (Gressoney-Saint-Jean) lors de l'avalanche décrite dans l'introduction de ce chapitre. Quatre autres personnes furent sauvées. Deux autres victimes furent emportées par une avalanche le 17 janvier à Plan Praz (Valgrisenche).

☐ 1845 Avalanches et catastrophes – Voici les longues chroniques reportées sur « La Feuille d'Annonces » du 30 janvier 1845 et publiées également par Vescoz : « Dans le courant de décembre dernier, tandis que les plaines du Piémont étaient couvertes d'une grande quantité de neige, qui interceptait les communications par les routes les plus fréquentées, la hauteur de celle qui couvrait le bassin d'Aoste n'avait pas dépassé 40 cm. Et dans les parties supérieures des vallées latérales qui s'étendent vers le Nord et vers l'Ouest, il en était tombé une quantité moindre, de sorte que la circulation y était toujours restée plus libre que dans la région inférieure. Mais il n'en a pas été de même depuis les premiers jours de janvier courant. Depuis le 12 de ce mois jusqu'au 16, pendant qu'à Aoste nous recevions une pluie tantôt douce, tantôt battante, mais incessante, il neigeait continuellement à gros flocons dans les régions dont l'altitude est plus élevée. Dès le 15 au matin, le temps devenu plus doux a ramolli les neiges entassées sur les hauteurs et en a déterminé la chute, de toutes parts, sur le penchant des montagnes. Aussi, dès le lendemain et les jours suivants, nous avons reçu de divers points du pays des nouvelles effrayantes. Les autorités administratives et militaires se sont empressées de prendre des mesures

nécessaires pour secourir les infortunés qui ont eu à souffrir de la chute des avalanches et pour tâcher d'atténuer les fâcheux effets de celles qui pourront survenir encore. Parmi les avalanches qu'on a signalées à la « Feuille », la plus formidable a été celle qui s'est abattue sur le hameau de Vieyes, situé sur le territoire d'Aymavilles, dans la vallée de Cogne. La neige fraîche formait une couche de 3 mètres de hauteur. Pendant toute la journée du 15, les habitants de ce hameau ne cessaient d'entendre, à chaque instant, le bruit des avalanches qui se précipitaient du sommet des monts environnants jusqu'au thalweg de la vallée. Ils étaient constamment sous la menace d'un grand danger, sans espoir d'y échapper; mais ils furent terrifiés, lorsque, vers les 7 heures du soir, une énorme masse de neige, accumulée dans la région de Sylvenoire, vers la Grivola, se détacha d'une couche supérieure retenue par les arbres de la forêt et roula avec un vacarme formidable sur un groupe de maisons appelé Condémine et situé près de Vieyes. Toutes ces maisons furent englobées et réduites en un monceau de ruines avec tout ce qu'elles renfermaient : familles, têtes de bétail, denrées et meubles. Des trente-deux personnes qui se trouvaient dans ce groupe de maisons, sept perdirent la vie dans la catastrophe et cinq éprouvèrent des contusions plus ou moins graves en roulant au milieu des flots de la neige. Quant aux vingt autres, elles ne ressentirent pas sensiblement, paraît-il, de fortes lésions corporelles, mais elles n'en furent pas moins soumises à des souffrances indicibles et aux angoisses de la mort. Quelques-unes seulement de celles qui survécurent à la catastrophe avaient été entièrement enfouies dans la neige. Les autres furent retrouvées ayant la tête plus ou moins dégagée et le corps rencogné dans des interstices existant entre la neige et les matériaux d'édifices culbutés et renversés. Dans cette sorte de tombeau, le moindre mouvement leur était impossible. C'est pourtant dans cette position effrayante qu'elles durent rester pendant 15 heures, et quelques-unes plus longtemps encore, avec les angoisses d'une faim et d'une soif toujours croissantes, accompagnées d'un ardent désir de recevoir du secours qu'elles n'osaient plus même espérer. Et, aussi, quelles appréhensions sur le sort de leurs parents ! Lorsque le jour succéda enfin à cette nuit si longue pour tous les captifs, ceux qui étaient entièrement ensevelis dans la neige ne purent pas même en apercevoir la lueur. La clarté ne pénétrait pas jusqu'à eux. Ils ne pouvaient compter les heures que par le progrès de la faim, de la soif et des angoisses qui les oppressaient. Cependant un jeune gaillard qui se trouvait profondément enfoui dans la neige, mais dont les bras et les jambes n'étaient pas comprimés par des pièces de bois ou des blocs de pierre, parvint, sans doute par des efforts inouïs, à pratiquer une issue qui lui permit enfin de sortir de son cachot et de marcher sur la neige; c'était vers les 7 heures du lendemain matin 16 janvier. Sa première idée fut d'aller réclamer du secours au hameau de Vieyes, situé à une portée de fusil seulement. Mais la quantité de neige était si grande que le gaillard ne put la traverser qu'avec beaucoup de peines, et que, à son arrivée, les habitants du village ignoraient encore le désastre qui venait de frapper leurs voisins. D'ailleurs, ils n'osaient pas même sortir de leurs logis, tant ils étaient épouvantés par le bruit des avalanches qui n'avait cessé de se faire entendre durant toute la nuit. Qui plus est, aux heures matinales, il leur aurait été impossible d'observer, à travers le brouillard, la disparition de Condémine sous des monticules de neige. Les ruines des édifices ne formaient pas même des protubérances sur les prairies où elles se trouvaient, tant la neige était haute. À peine avertis par le jeune homme, qui venait d'échapper à la mort, les habitants de Vieyes s'occupèrent du sauvetage des autres infortunés. Ils furent bientôt secondés dans leurs œuvres de dévouement par une foule d'hommes robustes accourus des divers quartiers de la commune d'Aymavilles, sous la direction du Syndic M. Cuc. Les carabiniers royaux de Villeneuve et les cantonniers, envoyés par le Génie civil d'Aoste, ne tardèrent pas à arriver sur l'endroit du sinistre pour coopérer au sauvetage. Tous ces sauveteurs rivalisèrent d'activité, faisant des percées verticales et des galeries transversales dans les couches de la neige pour chercher les personnes disparues et les faire sortir de leurs tombeaux, vivantes ou mortes. Ils travaillèrent sans interruption, malgré la neige qui continuait à tomber à gros flocons, malgré le danger de nouvelles avalanches et malgré le risque d'être eux-mêmes écrasés par les débris des toitures ruinées qu'ils allaient rencontrer. Ce travail si dangereux, mais si humanitaire, ne dura pas moins de trois jours ! Les sept personnes qui avaient péri furent trouvées, les unes écrasées sous les décombres des maisons, les autres étouffées par la neige. L'une d'elles, une jeune femme âgée de 30 ans, se trouvant dans une étable auprès de son frère, n'eut le temps, au moment où la catastrophe survint avec précipitation,

que de se jeter entre ses bras en lui disant : « Nous sommes perdus ! ». À l'instant la maison s'écroula et une poutre lui écrasa la tête. Quant au frère, qui se trouva protégé par une pièce de bois appuyée contre le mur, il ne fut pas meurtri. Mais, les décombres dont il était entouré ne lui permettant pas de changer de position, il dut rester là pendant quinze heures, à côté de la dépouille mortelle de son infortunée sœur, regrettant peut être de n'avoir pas subi le même sort. Il fut enfin extrait vivant de cet horrible cachot. Ceux qui ont survécu à ce malheur ont été unanimes à déclarer que, à l'exception de cette femme, toutes les autres victimes n'avaient fait entendre aucun cri, tant le bouleversement avait été subit ; leur mort a dû être instantanée. Un détail des plus surprenants, relatif à la catastrophe de Condémine, est celui qui se rapporte à un garçonnet âgé de huit ans. Il était couché et dormait tranquillement sur son lit, lorsque survint à l'improviste la désastreuse avalanche, qui l'emporta avec tout le reste. Le lendemain, on le trouva presque entièrement enfoui dans la neige sur le bord d'un précipice, qui surplombe le torrent de Cogne, à la distance d'environ deux cents pas de l'endroit où était sa maison. Il n'avait pour tout vêtement que sa chemisette mal ajustée sur son corps. La fracture d'une cuisse et celle d'un pied aggravaient encore son état de souffrance. C'est dans cette affreuse position qu'il passa quinze heures. On lui prodigua aussitôt tous les soins possibles et peu à peu on parvint à lui rendre le mouvement et l'usage de ses membres engourdis par le froid. Le pauvre enfant se remit doucement de ses transes, de sorte que, cinq jours après, il paraissait ne plus éprouver d'autres douleurs que celles produites par les fractures qu'il avait subies : « car, le 20 janvier courant, dit le narrateur, il a été vu dans une étable de Vieyes, souriant aux personnes qui l'interrogeaient, et rongé tranquillement une pomme qu'on lui avait donnée pour l'égayer ». Trente-quatre chèvres et brebis, ainsi que huit vaches ont péri. Les infortunés habitants de ce hameau ont perdu, dans cette catastrophe, leurs maisons avec ce qu'elles renfermaient : bétail, denrées et mobilier ; et le peu qu'on pourra en retrouver sera tellement avarié, qu'il ne leur sera d'aucune utilité. M. le Syndic et les habitants d'Aymavilles ont pourvu à leurs premiers besoins. M. le Comte De la Rocca-Challant, propriétaire du château, s'est aussi noblement empressé de leur faire parvenir des provisions de vivres ainsi qu'aux hommes accourus pour leur porter secours ».

De tristes nouvelles sont ensuite arrivées des communes ci-après :

Introd – « Dans la nuit du 15 au 16 janvier 1845, une énorme avalanche se précipita sur la Grande-Chevrère et entraîna dans le torrent, qui descend de Valsavarenche, les domiciles d'un particulier avec les meubles et les denrées qu'ils renfermaient. On n'a cependant à déplorer aucune victime, attendu que la maison n'était pas habitée en cette circonstance ; mais la campagne traversée par l'avalanche a subi de notables dégâts ».

Champorcher – « À 10 heures du matin du 15 janvier, une avalanche partie du Mont-Roux fondit sur le hameau de Perruchon et emporta douze maisons avec le bétail, les denrées et le mobilier, qui s'y trouvaient. Trois personnes perdirent la vie dans cette catastrophe : deux femmes et un jeune homme de 20 ans. À la vue du danger, la plupart des habitants avaient réussi à s'évader. Mais tout en ayant la vie sauve, ils furent réduits à un état voisin de la misère ».

De Brusson et d'Ayas, on n'a reçu que des nouvelles rassurantes.

Gressoney-Saint-Jean – Dans cette commune, une avalanche s'abattit sur une maison isolée, qui fut détruite. Sous ses décombres, on retrouva les corps d'un homme et d'une femme mariés depuis un mois.

Gressoney-la-Trinité – « Aucune mauvaise nouvelle n'en est parvenue. L'énorme quantité de neige qui couvre la vallée entière a, d'ailleurs, interrompu les communications entre les chefs-lieux de ces deux communes voisines ».

Saint-Rhémy-en-Bosses – « Une lettre officielle porte que, les jours 14, 15 et 16 de ce mois, les neiges tombantes et les avalanches réitérées tinrent dans l'effroi toute la commune et surtout les villages situés

aux pieds des pentes rapides des montagnes. Au terrible fracas qu'elles faisaient retentir se joignaient les effrayantes répétitions des échos qui semblaient ébranler les rochers. Enfin, le 16 janvier, une avalanche extraordinaire se détacha du sommet du mont qui domine le quartier supérieur du bourg Saint-Rhémy, renversa une partie de la forêt qui lui sert de sauvegarde et vint s'arrêter à peu de distance des habitations, heureusement sans y causer des dégâts. Hélas ! Ces habitations sont, d'ailleurs, exposées à être, chaque hiver, entraînées par des avalanches dans le torrent voisin, d'autant plus que les forêts protectrices tendent à diminuer et même à disparaître par l'effet d'une intensive exploitation des bois ».

Valgrisenche – « Durant la matinée du 17 janvier, un homme vigoureux et une femme gaillarde travaillaient à déblayer le chemin communal, dans la région de Plan Praz, de la couche de neige qui s'y était entassée pendant la nuit. Vers les onze heures, une énorme avalanche, partie du sommet du mont dominant la localité, roula sur eux et les ensevelit à l'instant. On ne retrouva leurs dépouilles mortelles qu'après de longues et actives recherches ». Autre description chez Bétha (1877) : « Le 17 janvier 1845, par un temps magnifique, sous un soleil relativement chaud, on était occupé à déblayer les neiges sur la route communale, entre le Revers et Planaval, au lieu-dit Plan Praz. Un bruit se fait entendre comme un coup de tonnerre. L'avalanche ! L'avalanche ! On jette les meubles, on s'échappe à toutes jambes. Jean-Leonard Bovard, père de famille et Marie-Barbe Moulin, jeune fille de 18 ans, placés au centre du vallon, restent sur place, ensevelis sous des montagnes de neige. Ce n'a été que fort tard, au printemps, que leurs cadavres ont été trouvés et confiés à la terre. Deux croix commémoratives, placées l'une à côté de l'autre, sont là pour perpétuer ce triste souvenir et implorer les prières des passants. Quand le danger fut passé, quand les tourbillons de neige agités par le vent eurent permis d'ouvrir les yeux, les corvistes, saisis de frayeur, se passent en revue. Mon Dieu ! Trois manquent à l'appel ; les deux victimes déjà mentionnées et Marie-Reine Frassi. On fait des recherches, on creuse, on écoute, l'oreille sur la neige, pour surprendre quelques gémissements. Enfin, las de fatigue et d'épouvante, les corvistes vont se retirer, lorsqu'un petit son se fait entendre. On se met à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, on déblaye les neiges. Marie-Reine Frassi est vivante encore aujourd'hui, malgré les sept heures qu'elle a passées dans ce tombeau de glace. Sur les limites des deux paroisses d'Arvier et de Valgrisenche, on rencontre un élégant oratoire, enrichi même de reliques par Mgr Jans. C'est Sulpice-Joseph Frassi, père de cette jeune fille, qui l'a fait construire en reconnaissance de cette prodigieuse conservation ».

Chambave – « Dans un chalet de cette commune désigné sous le nom de La Serva et confinant au territoire de Fénis, deux hommes s'occupaient, le 15 de ce mois, à enlever la neige, qui, tombée en grande quantité dès la veille, obstruait le chemin tendant à la fontaine de l'abreuvement et couvrait la fontaine elle-même. Voilà que, vers onze heures et demie, une avalanche partie d'une proéminence voisine se précipita sur eux sans qu'ils eussent le temps de s'enfuir. Protégés par un accident de terrain, ils ne furent pas emportés, mais ils restèrent enfouis dans la neige. L'un d'eux, habitué aux fatigues des laboureurs, réussit, à force de manœuvres, à se pratiquer une issue et put récupérer la liberté ; l'autre, un jeune soldat, comprimé peut-être par le poids de la masse qui pesait sur lui, mourut asphyxié ».

Valsavarenche – « Cette commune située dans une vallée profonde, qui, en ce moment, est toute entière sillonnée par des éboulements et où toute trace de chemin a disparu, car elle est couverte, dans toute sa superficie, de 8 pieds de neige [environ 2,5 mètres], a eu aussi sa part de malheurs. Le 21 janvier, vers une heure de l'après-midi, une immense avalanche se précipita sur le hameau de Fenil et y renversa plusieurs habitations. Quatre individus, tous chefs de famille, perdirent la vie sous une couche de quatorze mètres de neige, laissant des veuves et des orphelins dans la misère. Les bestiaux qui les nourrissaient, les provisions d'hiver, la lingerie, le mobilier, tout est enseveli et ce qui reste sous les décombres ne pourra en être retiré que bien avant dans le printemps. Un autre malheur non moins redoutable menace encore les habitants de cet infortuné hameau, qui voient la mort suspendue sur leurs têtes. La première avalanche a tracé le chemin pour d'autres successives, qui finiront peut-être par ruiner le village entier et faire de nouvelles victimes, si l'on ne prépare un prompt moyen de fuite aux individus qu'il renferme et si l'on ne pourvoit

d'urgence au transport de leurs bestiaux et de leurs denrées. Ainsi que d'autres communes montagneuses du pays d'Aoste, celle de Valsavarenche compte bon nombre d'émigrants vers la fin de l'automne de chaque année. Les hommes les plus robustes et les plus aptes au travail se rendent en Piémont pour se livrer au peignage du chanvre ou à d'autres occupations fatigantes. Les femmes, les enfants et toutes les personnes faibles ou infirmes restent dans leurs foyers. De là est venu, que, dans la circonstance actuelle, on a dû recourir aux communes voisines, Introd et Villeneuve, pour avoir des corvistes qui eussent travaillé à l'ouverture des communications nécessaires pour arracher à une mort inévitable les habitants de Fenil, dont les maisons ont été épargnées par la première avalanche et pour les aider à transporter au moins leurs effets les plus importants. Pour se faire une idée de la difficulté de parcourir maintenant le trajet qui sépare le chef-lieu de Valsavarenche de celui de Villeneuve, trajet qui est de cinq lieues, il suffit de savoir que M. le Syndic de Valsavarenche et son compagnon, descendus pour chercher du secours, ont mis près de trois jours pour franchir cet espace. Une personne recommandable par son dévouement dans la catastrophe de Valsavarenche est M. le Curé local, Gabriel Goyet, natif d'Issime. À peine fut-il informé des calamités qu'avaient éprouvées les habitants de Fenil, que ce digne pasteur, impatient de leur porter du secours, prie, exhorte et presse vivement les autres habitants de la commune, dont les dangers imminents faisaient chanceler le courage, en réunit une trentaine, puis se mettant à leur tête, il se porte dans ce village à travers de grands obstacles et s'empresse de diriger le déblaiement des neiges qui couvraient les habitants, dont quatre avaient déjà péri. Les survivants n'auraient pas tardé à subir le même sort sans le dévouement de leur curé et de ceux qu'il avait amenés avec lui pour travailler au sauvetage. De là, le bon curé se met en marche d'un village à l'autre, affrontant tous les dangers, pour s'assurer s'il n'y avait pas d'autres malheureux à secourir et d'autres victimes à préserver de la mort. À ces motifs de pleurs et de regrets ajoutons encore que, depuis dix jours, on ne reçoit à Aoste, aucune nouvelle de certains hameaux écartés et de certaines communes souvent privées de toutes relations par manque de chemins praticables et que d'autres, dépourvues de regrattiers, sont sans sel depuis une dizaine de jours et ne pourront pas s'en procurer sitôt à cause de l'impossibilité de se servir de bêtes de somme pour le transport. (Laurent Pléoz, employé de l'Intendance) ».

Et toujours en 1845, le 12 novembre, un autre malheur causé par des avalanches ; G. Carrel sur « La Feuille d'Annonces » du 15 novembre en donne la nouvelle : « Un malheur affreux est arrivé au Grand-Saint-Bernard, dans l'après-midi du 12 novembre courant. Une énorme avalanche, partie du sommet du mont Mort, à l'Est de l'Hospice, a enseveli M. le chanoine Clavendier et trois domestiques de la Maison, qui en étaient sortis pour tracer et jalonner la route le long de la Combe du côté du Valais. (...) le lendemain, après-midi, on a trouvé M. le Clavendier avec un domestique à 5 mètres de profondeur. On continue les fouilles pour découvrir les autres deux, ce qui demande bien des peines, parce que les sondes en fer quoique longues d'environ 8 mètres, ne peuvent atteindre le fond de l'avalanche ».

Pendant le mois de mai, parvint la nouvelle qu'une grosse avalanche détruisit de fond en comble le petit pavillon royal de chasse d'Orvielle, dans le Valsavarenche. (Gazzetta di Torino).

Valgrisenche : « L'hiver fut aussi abondant en neiges. Une avalanche partie de Rutor est venue couvrir le bassin entre Céré et la Béthaz. Les neiges atteignirent une telle hauteur que, de la Béthaz on ne voyait pas le clocher de la chapelle de Céré. Il y eut, à la Béthaz, des cheminées ébranlées, écroulées même, par le souffle seul de l'avalanche. » (Bétha, 1877).

À Donnas, dans la nuit du 28 mai, à cause des pluies continues, une avalanche se détacha des pentes de la Becca d'Arnon. La neige gorgée d'eau obstrua le torrent. Par bonheur, les rochers formèrent une barrière naturelle qui dévia les eaux sur la gauche en épargnant ainsi les villages de Gran-Vert et de Monteil. (« La Feuille d'Annonces » ou « Feuille d'Aoste », du 11 juin 1879).

À Cogne, « le 31 mai, la veille de la Pentecôte, vers 9 heures du matin » une avalanche désastreuse se déclenche. « La belle forêt d'Oielle est à moitié détruite par la neige. La détonation est impressionnante. La

plupart des champs et des prés de la partie Nord de Crétaz jusqu'au torrent sont envahis par les eaux ». (Journal de Luigi Ferdinando Savin).

Au 10 janvier, on apprend que cela fait 8 jours qu'il est impossible d'avoir des nouvelles de Cogne et du Petit-Saint-Bernard. Les nombreuses avalanches bloquent tous les passages. (« La Feuille d'Annonces », du 19 janvier 1881).

☒ 14 septembre 1882 : « Abondantes chutes de neige sur toute la chaîne des Alpes, les montagnards furent obligés de redescendre dans la vallée. Ils perdirent de nombreuses bêtes sous les avalanches. Cette année-là, la neige sur les hauteurs ne fondit pas ». (Curta-Lorenz, 1959).

Les hivers 1884-85 et 1887-88 méritent qu'on leur consacre une attention particulière car ces deux hivers furent jugés comme les plus désastreux selon toutes les sources de l'époque. Francesco Denza rédigea en 1889 une description complète des événements. Nous y ferons souvent référence par la suite :

☒ 1884-85 Conditions météorologiques – L'hiver précédent (1883-84) fut très doux et peu de neige tomba sur les Alpes. Le journal inédit « Histoires et événements de Gressoney » décrit aussi l'hiver 1883-84 comme exceptionnellement beau, pas froid et très sec, tant et si bien qu'une excursion eut lieu sur la tête Grise (3315 m) le 26 janvier, sans que les participants ne touchent la neige. Il commença à neiger le 20 décembre 1884. Après quelques jours, il y eut de nouvelles chutes de neige mélangées à de la pluie, suite à une augmentation de la température.

Dans la nuit entre le 20 et le 21, une dépression de provenance atlantique atteint l'Italie, qui s'additionna à une situation cyclonique déjà en place... Les chutes de neige furent abondantes, il y eut du vent, de la grêle et des pluies violentes. Après une légère atténuation du vent de tramontane, ce fut au tour du sirocco. La pluie et la neige se remirent à tomber. (...) un nouveau courant de sirocco eut lieu entre le 14 et le 15 janvier, qui atteint un pic d'intensité aux alentours des 17 et 18 janvier. La neige tomba partout en Italie, mais surtout dans les vallées alpines, avec une intensité extraordinaire (...). La température grimpa pour atteindre le maximum du mois durant les jours 18 et 19 janvier. Ce fut la cause du déclenchement des avalanches qui se produisirent justement vers le 18 janvier, entraînant de grands désastres. (Denza, 1889). Après avoir traversé la plaine du Pô, la perturbation parvint au Piémont et entra en collision avec la partie de la chaîne alpine qui lui barrait directement le passage. Il s'agit de la partie des Alpes occidentales allant de la vallée de la Stura de Coni vers la Vallée d'Aoste et, en particulier, la zone centrale, où les Alpes cottiennes se greffent aux Alpes Graies. Elle comprend les vallées de la Doire Ripaire et les autres vallées limitrophes au Nord et au Sud. (Denza, 1889).

Épaisseur du manteau neigeux – Les abondantes chutes de neige débutent le 14 janvier 1885 sur les Alpes maritimes et les 14 et 15 janvier sur les Alpes cottiennes, Graies et pennines. La perturbation se déplace dans les jours qui suivent sur le reste de la chaîne alpine. Les hauteurs maximales de neige s'enregistrent dans les vallées de la Doire Ripaire et de la Stura de Lanzo, avec une diminution sensible et graduelle dans les vallées au Sud et au Nord de ces bassins. La hauteur maximale de la neige en Vallée d'Aoste est de 2,20 mètres, en particulier à Cogne où le manteau atteint 2,22 mètres. Au Grand-Saint-Bernard et au Petit-Saint-Bernard, les hauteurs sont inférieures, respectivement 1,30 mètre et 1,03 mètre. Pour Aoste, la publication parle d'une épaisseur de 1,91 mètre, ce qui semble franchement exagéré. Il s'agit plus vraisemblablement de la somme de chacune des couches de neige. Dans les zones les plus touchées par les chutes de neige, la plus grande quantité est enregistrée à des altitudes relativement basses, comprises entre 900 m et 1500 m.

Avalanches et dégâts – Dans presque toutes les vallées des Alpes maritimes et pennines, de très nombreuses avalanches se déclenchent entre le 18 et le 19 janvier 1885, même à des endroits en général à l’abri de ce phénomène, ce qui entraîne de nombreuses victimes et d’importants dégâts matériels. Selon les chroniques de l’époque, 248 personnes perdent la vie durant ces deux jours, tandis qu’environ 350 personnes se sauvent, d’une manière ou d’une autre, après avoir été ensevelies sous une avalanche. Les maisons et les structures endommagées se comptent par milliers. Dans toute la Vallée d’Aoste, les avalanches provoquent 14 victimes ; 25 habitations sont complètement détruites et 23 en partie. En Vallée d’Aoste, les avalanches les plus dramatiques sont celles du col de Valdobbia au-dessus des hameaux de Valdobbia inférieur et de Chemonal dans la commune de Gressoney-Saint-Jean. Une avalanche passe à 10 mètres de l’Hospice du Grand-Saint-Bernard, surprenant un religieux et deux domestiques, toutefois restés indemnes.

D’autres informations sommaires sur les avalanches de 1885 sont transcrites par Vescoz mais elles confirment les tableaux publiés par les journaux et repris dans le détail par les travaux de Denza. La Gazzetta di Parma du 22 janvier 1885 indique que trois personnes ont été prises sous une avalanche à Gignod dont l’une s’est sauvée et qu’une avalanche a frappé différentes maisons à Introd où trois personnes ont été ensevelies. À Cogne, le journal de Luigi Ferdinando Savin reporte que : « Les 13, 14 et 15 janvier 1885, plus de 2 mètres de neige tombèrent. De grosses avalanches frappèrent la vallée. Le 18 janvier, aux environs de 2 heures du matin, l’une d’entre elles se déclencha au Nord du village de Crétaz, détruisant les portes et les murs, remplissant le fenil, renversant deux hommes qui se trouvaient au bassin... Tous les deux furent sains et saufs. Il y avait 2,10 mètres de neige ce jour-là dans le pré de Saint-Ours ».

☐ 1887-88 Trois années seulement s’étaient écoulées depuis les événements tragiques qui s’étaient abattus sur les régions alpines, comme décrit ci-dessus, lorsque le malheur frappa à nouveau. En effet, l’hiver 1887-88 resta gravé dans les annales météorologiques non seulement pour sa durée exceptionnelle, mais également pour la fréquence élevée et l’abondance de ses chutes de neige. (Denza, 1889).

Conditions météorologiques – Les chutes de neige entre décembre et mars de l’hiver 1887-88 furent abondantes : la première eut lieu début décembre, la deuxième du 27 décembre au 1er janvier, la troisième de fin janvier à début février, la quatrième du 14 au 16 février, la cinquième du 19 au 22 février et la dernière durant les quatre derniers jours de février. (Denza, 1889).

Les dernières chutes de neige des 25, 26 et 27 février eurent des conséquences désastreuses sur l’ensemble de l’arc alpin. Le 28 février la quantité de neige était telle que l’on n’avait jamais vu cela de mémoire d’homme. (Christillin, 1908).

Les conditions météorologiques de cette période étaient caractérisées par une forte diminution de la température associée aux chutes de neige de la première moitié du mois de février. Ensuite, le climat fut plus doux pendant quelques jours. L’attaque du froid s’intensifia à nouveau entre le 26 février et le 6 mars et un épais manteau de neige poudreuse recouvrait les vallées alpines. Contrairement aux chutes de neige de l’hiver 1884-85, en 1888, c’est le froid intense qui provoqua la chute d’une neige légère et sèche. La perturbation ne se limita pas à certaines zones durant une courte durée, mais s’étendit graduellement sur une grande partie de l’Europe.

Épaisseur du manteau neigeux – La hauteur de la neige dépassa les 3 mètres dans presque toutes les vallées alpines et atteignit 4 mètres dans la Vallée d’Ossola, dans le Valsesia et dans certaines vallées latérales du bassin de la Doire Baltée où la neige tomba, en grande majorité, entre 1000 m et 2000 m. (Denza, 1889). En Vallée d’Aoste, le manteau neigeux était en moyenne de 2 à 3 mètres d’épaisseur.

Avalanches et dégâts – Les avalanches de l'hiver 1887-88 provoquèrent la mort de 264 personnes (248 dans les Alpes et 16 dans les Apennins), dont 145 dans les provinces de Turin et d'Aoste. Dans le bassin de la Doire Baltée, les victimes furent au nombre de 32. Les pertes en bétail et en denrées alimentaires furent considérables ainsi que les dégâts dans les maisons, les bois et les champs.

Denza (1889) rapporte les nouvelles suivantes : « Des avalanches se déclenchèrent de toutes parts ; mais les zones les plus sinistrées, avec le plus grand nombre de victimes, furent le vallon d'Arnaz et la rive gauche de la vallée de Gressoney, ainsi que la vallée de Cogne et la rive droite de la vallée de Champorcher (...). Les malheurs furent nombreux dans la vallée de Gressoney. Voici la description des lieux, les dégâts provoqués et la liste des victimes : rien que dans la vallée du Lys, on dénombra 13 morts en une seule journée ». Denza précise : « Par contre, les vallées de La Thuile, de Valgrisenche, de Valsavarenche et du Buthier furent peu touchées. Les directeurs des observatoires du Grand et du Petit-Saint-Bernard m'ont assuré que rien de particulier n'était à signaler si ce n'était la grande quantité de neige. Le village d'Aviel, un hameau d'Arnaz, fut particulièrement frappé, envahit par une énorme quantité de neige qui s'était détachée du versant Sud du mont Carogne : 16 maisons sur les 18 maisons de ce village furent détruites. Les secours parvinrent à sauver une partie des personnes enfouies sous la neige, mais pour 12 personnes les tentatives furent vaines. » (Brocherel, 1950).

Le Maggiore Montagna, commandant du fort de Bard, accourut avec ses hommes sur le lieu de la catastrophe et raconta à Denza, qui en fait une description fidèle : « Le village est composé de 18 maisons et d'une chapelle, toutes habitées pendant l'été, mais au moment de la catastrophe seules 15 personnes se trouvaient sur les lieux ; car la plupart des habitants ne restent pas pour l'hiver et une partie d'entre eux étaient descendues depuis peu, peut-être par crainte de la catastrophe. Le 27 février, de 9 à 10 heures du matin, une énorme avalanche se déclencha et ensevelit le pauvre village (...). J'en fus averti vers minuit, et grâce au clair de lune, je me dirigeai vers les lieux, accompagné par de nombreux officiers et par 50 soldats armés d'outils de sapeur. Après une longue marche éprouvante, nous arrivâmes sur les lieux après 5 heures du matin le 28 février. Le spectacle se présentant à moi fut vraiment effrayant car seules la chapelle et deux maisons sur 18 étaient restées debout, tout en ayant subi des dégâts elles aussi.

Une maison et la chapelle furent presque épargnées par l'avalanche car elles étaient adossées à la paroi de la montagne, elles furent toutefois entièrement recouvertes de neige. L'autre maison se trouvait un peu à l'écart et dut seulement supporter le choc d'une partie de l'avalanche, qui l'engloba presque jusqu'au toit, mais les murs restèrent debout. Toutes les autres habitations étaient littéralement réduites à des tas de débris recouverts par plus de 4 mètres de neige, comprimée et mélangée aux pierres et aux grands arbres qui furent arrachés comme des épis suite au passage de la terrible avalanche ; ils étaient éparpillés d'une manière très étrange sur le terrain (...). Deux hommes se trouvaient dans cette maison et ont pu être sauvés le soir même de la catastrophe grâce à l'aide de quelques villageois d'Arnaz. Les militaires, aidés par des villageois accourus d'Arnaz et de Verrès, travaillèrent avec une ardeur fébrile afin de creuser des puits en direction des habitations (...). La violence de cette avalanche fut telle qu'elle fracassa les vitres de la maison du Sanctuaire de Machaby située de l'autre côté de la vallée. Ensuite après avoir été remplacé par un détachement d'Aoste et par d'autres villageois, ils quittèrent les lieux funèbres sans n'avoir trouvé personne. Les militaires du deuxième groupe, également aidés par des villageois, furent plus chanceux, car en suivant les couloirs qui avaient été commencés, ils réussirent à extraire un garçon vivant, mais qui mourut immédiatement au contact de l'air, cinq personnes mortes, ainsi que de nombreuses chèvres, mortes elles aussi. Deux officiers avec 30 soldats furent envoyés sous mes ordres le 28. Et toujours avec l'aide des villageois, ils travaillèrent toute la journée et réussirent à extraire quatre personnes mortes et de nombreuses chèvres, mortes elles aussi.

Trois personnes restaient encore enfouies sous les décombres sans l'espoir de les localiser car personne n'avait la moindre idée, ni même approximative, d'où elles se trouvaient ; et, en effet, malgré l'énorme travail du 29, aucune trace ne fut découverte. Le 29, de 9 à 10 heures du soir, les gardes forestiers et

quelques villageois se réchauffaient dans la maison la moins envahie par la neige. Pendant qu'un garde se promenait en guise de sentinelle parmi les décombres, il lui sembla entendre des petits bruits sous la neige. Il appela ses compagnons, ils creusèrent un puits et sortirent vivant Laurent Ambrogio. Il vit encore aujourd'hui mais à moitié abruti. Il se trouvait hors de la maison où sa femme et ses deux fils ont été retrouvés morts. Il s'était réfugié dans un petit espace préservé sous un arbre dont les branches s'appuyaient contre la maison en ruine et formait une petite grotte sous la neige où il est resté environ 60 heures. Sans l'aide de la providence, personne n'aurait eu l'idée d'aller creuser à cet endroit. Deux autres victimes se trouvaient toujours ensevelies et, malgré les efforts des 30 militaires et des nombreux villageois le 1er mars, les cadavres n'avaient toujours pas été trouvés. C'est ainsi qu'ils restèrent là-bas jusqu'à la fonte des neiges. Le moulin du Vâ fut enseveli par une autre avalanche où une femme de 72 ans perdit la vie, elle fut retrouvée morte le 2 mars, après quatre jours de travail inlassable de la part des militaires et des villageois. La violence de cette avalanche fut telle qu'elle fracassa les vitres du Sanctuaire de Machaby située de l'autre côté de la vallée. Les dégâts occasionnés par les deux avalanches furent estimés à environ 20 000 livres ». Denza ajoute : « Dans la vallée de Gressoney, les malheurs furent nombreux. À Gaby, au hameau d'Issime-Saint-Michel, une grande avalanche ensevelit une famille entière de trois personnes le soir du 26 février. À Issime-Saint-Jacques, une avalanche colossale déboula au pied du vallon des Borines, sur le hameau de Raz-Dessus, qui emporta cinq montagnards ; ils furent heureusement tous sauvés ; mais l'avalanche occasionna de lourdes pertes en bétails et en denrées. Quatre autres personnes furent surprises par une avalanche entre Issime-Saint-Michel et Saint-Jacques, mais ils en sortirent indemnes. Par contre, le 26 février à 4 heures de l'après-midi à Niel, un hameau d'Issime-Saint-Michel, une énorme avalanche renversa deux fenils dont les débris furent projetés par-dessus une maison voisine et tuèrent quatre personnes. À Gresnatta, hameau de Gressoney-Saint-Jean, une avalanche poudreuse pénétra violemment dans une maison et tua quatre habitants sur sept. Deux autres montagnards ont été victimes d'une avalanche, aux environs de Gressoney, qui les surprit en traversant le sentier sur lequel ils marchaient. Le secrétaire communal Courtas de Gressoney-Saint-Jean resta coincé avec sa famille dans sa maison située à l'écart du village dans un endroit très exposé au risque d'avalanche. C'est grâce aux soins du baron Peccoz et du curé, avec l'aide des montagnards de bonne volonté, si ceux-ci ont eu la vie sauve. Un bon nombre d'autres avalanches se déclenchèrent, en particulier, à Laubono, à Bilchouquen, à Noverly, à Schouquer, à la Trinité ; occasionnant de graves dégâts matériels (bétails, maisons, mobiliers) mais sans faire de victime supplémentaire.

Il est impossible d'évoquer le nombre d'avalanches tombées dans la vallée de Cogne. Elles encombrèrent tout le fond de la vallée sur une distance de plus de 12 km, le long de la route de Cogne à Aymavilles. La plus désastreuse fut celle du 27 février à 2 heures de l'après-midi, qui dévala les pentes de Gimillian un peu au-dessus de Terrabouc, rasant sur son passage trois maisons du village de Montroz et tuant cinq personnes. Une avalanche recouvrit le haut plateau près de Vieyes, dans la commune d'Aymavilles et la violence du souffle enfonça la porte de la chapelle, repoussant les bancs jusqu'au grand-autel. À Épinel, une heure avant minuit, le 28, le souffle de l'avalanche détruisit les parois d'une maison et la remplit de neige, mais sans blesser les personnes qui s'y trouvaient. D'autres catastrophes similaires frappèrent le hameau de Champlong et ses environs, et même à l'embouchure de la vallée, près d'Aymavilles. Vers minuit, le 26, une avalanche tomba même sur le hameau de Sylvenoire, détruisant une maison et tuant une vieille dame.

La vallée de Champorcher fut entièrement envahie par la neige, de sorte que les carabiniers, de même que de nombreux villageois, ne purent passer sur la route, impraticable, qu'après deux jours de fatigue. En revanche, les dégâts ne furent pas trop sérieux dans cette vallée, ni les avalanches trop désastreuses, hormis une petite avalanche, à Champorcher, qui renversa deux maisons, et une autre, à Salleret, qui en détruisit une autre. Une autre encore se produisit près de la Châtaigne entraînant cinq personnes, qui s'en sortirent tous sains et saufs. Seule l'avalanche qui se déclencha le 26 février à Saint-Savin, aux environs de Pontboset, frappa deux jeunes, dont l'un mourut.

Aucune autre victime n'est à déplorer dans les autres vallées, malgré le nombre élevé et l'importance des avalanches.

Deux grosses avalanches se produisirent le 26 février dans la vallée d'Ayas ; l'une, au hameau de Frachey, qui détruisit quatre maisons, et l'autre, à Periyay, qui enfonça la porte de la chapelle et ensevelit plusieurs maisons sous la neige.

Également dans la vallée de Rhêmes, de nombreuses avalanches poudreuses pénétrèrent dans les habitations, parfois même à des endroits hors des trajectoires habituelles. À Saint-Georges, une importante partie du thalweg de la vallée fut encombrée. Deux ponts furent détruits et emportés par la neige.

La route de Valpelline fut interrompue par cinq grosses avalanches tombées du haut des rochers de Roisan. Par contre, les vallées de La Thuile, de Valgrisenche, de Valsavarenche et du Buthier furent relativement épargnées par le phénomène. Les directeurs des observatoires du Grand et du Petit-Saint-Bernard ont assuré que rien de particulier n'était à signaler si ce n'était l'énorme quantité de neige. Sur le versant français du Petit-Saint-Bernard, en Tarentaise, la quantité de neige fut moindre que partout ailleurs dans les Alpes ; sur le versant suisse du Grand-Saint-Bernard, de grosses avalanches interrompirent les communications des routes et du télégraphe, et détruisirent une maison et six fenils à Bourg-Saint-Pierre.

D'autres malheurs frappèrent ici et là, dans la vallée principale.

À Aise, un homme resta enseveli pendant 61 heures sous les décombres de sa maison, desquels il fut libéré vivant à 10 heures du soir le 1er mars. Le 7 mars au matin, à Châtillon, près du tunnel Pellissier du chemin de fer, une avalanche d'environ 20 mètres encombra la voie. Celle-ci resta bloquée pendant quelques heures. Sur le versant de Saint-Vincent, deux maisons furent détruites par la neige, et à Montjovet, trois personnes furent ensevelies sous les débris d'une maison, puis retrouvées saines et sauvées.

Nous ne pouvons pas quitter la Vallée d'Aoste sans évoquer un fait remarquable, dont parlèrent les journaux suisses et certains journaux allemands, mais qui ne fut pas repris par la presse italienne. L'événement eut lieu au Petit-Saint-Bernard dans la nuit du 29 janvier. Tandis qu'une violente tempête de neige avait bloqué et recouvert les routes et les sentiers, Grand, le responsable de l'Hospice, était resté bien au chaud dans sa chambre avec son chien fidèle, un Saint-Bernard, quand tout à coup, vers 8 heures du soir, l'animal s'agita, faisant comprendre que quelque chose était en train de se passer. Malgré le vent, la neige et la nuit obscure, Grand se mit en route, muni d'une lanterne et d'une corne de brume et suivit les traces de son fidèle compagnon. En effet, peu après, Grand entendit un appel et des gémissements ; il libéra alors de la neige, avec l'aide de son chien, un malheureux Italien qu'il porta sur ses épaules jusqu'à l'Hospice. Entre temps, celui-ci lui apprit que deux de ses frères, son père et un autre passant se trouvaient encore sur la route, ensevelis eux aussi sous la neige. Ils étaient tous italiens et retournaient dans leur village. Grand se mit à nouveau en route et, après de longues recherches, la voix du chien lui indiqua un autre misérable enfoui sous la neige. Il fut difficile à transporter à l'abri. Ensuite, Grand, toujours accompagné de son chien, sortit pour la troisième fois, et à 15 minutes de l'Hospice, il eut la chance de pouvoir sauver les trois dernières personnes, à savoir le père et ses deux fils. Il porta sur ses épaules tout d'abord le plus mal en point, puis les deux autres. Il était content d'avoir rempli sa mission avec succès près quatre heures de travail. Il était près de minuit. »

De nombreuses chroniques sur les faits de 1888 sont rapportées également par Vescoz (1919) :

« Désastres causés par les avalanches – L'année 1888 n'est pas inférieure en sinistres, mais, grâce aux moyens de communication, tels que poste, télégraphe, chemin de fer, qui n'existaient pas encore au commencement du 19e siècle, on peut avoir bien des détails sur les événements qui s'y sont passés et lui ont fait attribuer une place bien marquée dans l'histoire de la météorologie valdôtaine. Ainsi, pendant que,

dans la plaine d'Aoste, l'atmosphère s'est déchargée en une neige humide, depuis le soir du 25 jusqu'au matin du 28 février, dans bien des localités et surtout dans la région montagneuse, une neige sèche est tombée presque sans interruption. Que de désastres n'a-t-on pas eu à déplorer. Ils sont si nombreux qu'on ne peut donner ici qu'un simple résumé des informations prises et des correspondances reçues sur ce sujet ».

Arnaz – Une correspondance publiée dans « La Feuille d'Aoste » en date du 7 mars 1888 contient les détails suivants : « La commune d'Arnaz est plongée dans le deuil. Un village entier a été anéanti, avec ses habitants. C'était vers les 9 heures du matin du lundi 27 février, une avalanche est tombée presque verticalement sur le village d'Aviel, dans le vallon de Machaby. Dix-huit maisons et 15 personnes ont été ensevelies. La Chapelle de Saint-Clair, seule, est restée debout. Une autre avalanche a emporté le moulin de Vâ avec la meunière appelée Benoîte Favre. Le souffle de cette avalanche a été si violent, qu'il a brisé les vitres du sanctuaire de Machaby, situé de l'autre côté du vallon. Ce n'est pas assez : une troisième avalanche ruina le village de Fré en balayant littéralement deux maisons. Heureusement, elles n'étaient pas habitées en ce moment, comme l'étaient la plupart de celles d'Aviel. Aussitôt, on donna la nouvelle de ce désastre au Syndic de la Commune, au Prêtreur du Mandement et au Sous-Préfet d'Aoste, qui tous s'empressèrent de pourvoir aux moyens de rechercher les victimes de l'avalanche. De nombreux sauveteurs et un peloton de soldats envoyé d'Aoste accoururent sur l'endroit du sinistre et se mirent à l'œuvre, en creusant des puits de 10 à 12 mètres de profondeur dans les couches de neige. Après un labeur pénible et dangereux, ils parvinrent à extraire dix cadavres et quatre personnes vivantes, dont une était gravement malade pour être restée trois jours sous la neige. On continua les fouilles avec activité et l'on trouva encore les cadavres des deux autres, qui avaient succombé à l'asphyxie ».

Ayas – Voici ce que l'on a écrit au sujet de cette commune dans le journal d'Aoste, le 2 mars 1888 : « Le 25 février, vers les 10 heures du soir, une avalanche a écrasé quatre maisons au village de Frachey. Trois familles sont sans toit et sans provisions. Le 28, grâce à l'aide active et intelligente des hommes de Saint-Jacques, qui venaient d'ouvrir la route, on put encore retirer vivantes une vache et une brebis, en les extrayant par un tunnel d'environ 20 mètres, creusé au milieu de la neige, des rocs, des poutres, des ardoises, des planches et des arbres amenés par l'avalanche. Hier, on creusait des puits dans l'endroit présumé des greniers et des caves pour essayer de rattraper des provisions et des linges. Une autre avalanche a enfoncé la porte de la chapelle de Périax et rempli de neige plusieurs maisons. Grâce à Dieu, il n'y a pas eu des victimes humaines. On continue les déblaiements. Peut-être sauvera-t-on quelques choses ».

Aymavilles – Correspondance datée du 3 mars : « Vers minuit du dimanche 26 février, tandis que les habitants du village de Sylvenoire étaient sous la crainte d'être surpris par une avalanche, un bruit sourd mais un peu éloigné se fit entendre. On en devinait la cause et l'on s'écriait : « Sylvenoire est perdu ! ». On frémissait dans la pensée que le village allait être, dans un moment ou l'autre, transporté dans les gorges du torrent de Cogne ! Qu'était-il arrivé ? Une avalanche venait de s'abattre sur une maison du village, isolée au levant de la chapelle, dans laquelle se trouvait une femme âgée de 60 ans avec sa famille. Elle s'appelait Hyacinthe Guichardaz veuve Bérard. Dans la crainte d'un malheur, son fils, sa belle-fille et leurs enfants l'avaient engagée à les suivre pour aller se réfugier ailleurs. Elle s'y refusa en disant. « Il y a trente ans que je suis dans cette maison, sans que rien de fâcheux ne soit arrivé; je ne sors pas d'ici ». Hélas ! Elle resta écrasée sous les décombres, tandis qu'une vache attachée au coin de l'étable eut la vie sauve. Une autre avalanche descendue vers les 11 heures du matin du lundi jusqu'à Vieyes, village traversé par la route de Cogne, a couvert de débris le charmant plateau qui entoure ce village. Il n'y est pas resté un seul arbre sur pied. Le souffle de l'avalanche a été si violent qu'il a enfoncé la porte de la chapelle et accumulé les bancs vers les marches de l'autel. L'épouvante était générale parmi les habitants. Toutefois, il n'y a pas eu à déplorer d'autres malheurs ».

Champorcher – Correspondance du 2 mars : « La Vallée est encombrée par la neige. Pas moyen d'en sortir. Heureusement, le télégraphe fonctionne. On demande du secours pour ouvrir la route. 85 hommes robustes de Hône s'acheminent. Mais, malgré leurs efforts, ils ne peuvent arriver qu'à Pontboset. Le trajet est encore long pour parvenir à Champorcher. Et la neige est toujours plus épaisse: elle couvre presque les villages. Pour le moment, on n'a pas appris qu'il y ait des victimes ».

Pontboset – « Le 3 mars. Deux mètres de neige au chef-lieu ! Mais dans les hameaux échelonnés au-dessus, il y en a trois mètres environ. Pendant les jours 26, 27 et 28 février, les avalanches n'ont pas cessé de siffler. La population était dans une épouvante continuelle. Le village de Savin, sur la route de Champorcher, a été le plus éprouvé : deux maisons ont été emportées par l'avalanche. Toutefois, il n'y a pas eu des victimes. Mais voici un cas déplorable : le dimanche 26 février, tandis que deux jeunes gens arrivaient près du village, au retour de la messe, ils furent surpris par une avalanche, à quelques pas de leurs maisons. L'un d'eux a été de suite retiré vivant du milieu de la neige, mais l'autre a été emporté par le tourbillon et a disparu. Aujourd'hui, on ne l'a pas encore retrouvé. C'est un certain Jean Savin, maçon, âgé de 28 à 30 ans ».

Issime-Saint-Michel (Gaby) – « Dimanche soir, 26 février, une famille entière (le père, la mère et une fillette de 4 ans) quittait sa maison, une scierie dont l'exercice la faisait vivre, pour se rendre à un village où elle espérait être en sûreté. Un ouvrier bergamasque précédait cette famille de quelques pas. Tout à coup, une avalanche enveloppa les trois infortunés et le bergamasque ne dut son salut qu'à l'agilité avec laquelle il grimpa sur une plante où il passa la nuit en criant : Au secours ! Les habitants du chef-lieu répondirent à cet appel en accourant nombreux sur l'endroit du sinistre et délivrèrent le captif. Mais une autre avalanche les força de se retirer en toute hâte. Ce ne fut que mercredi soir qu'on retrouva le cadavre de la mère. On espérait trouver bientôt les deux autres. Le 26 au soir il y avait à Gaby 2,69 mètres de neige, et il a continué à neiger jusqu'à mardi soir, sans toutefois que l'épaisseur de la couche ait augmenté d'une manière sensible. À peine le temps rétabli, les autres villages de la commune d'Issime et Fontainemore, se sont empressées d'ouvrir la route ».

Cogne – « 2,50 mètres de neige; trois maisons emportées et cinq victimes humaines. Vers les 2 heures de l'après-midi du lundi 27 février, une avalanche partie des coteaux de Gimillian, au-dessus de Terrabouc, se rua sur le village de Mont-Ros et y rasa trois maisons. Dans la première ont péri ceux qui s'y trouvaient en ce moment : le père, la mère et deux filles de 7 à 10 ans. Dans la seconde, il n'y eut qu'un jeune homme de 21 ans, qui ait été tué, parce qu'il se trouvait en cuisine au moment de la catastrophe; les autres membres de la famille, qui étaient dans l'étable, ont été protégés par la voûte solide qui a résisté au choc de l'avalanche. La troisième maison n'était pas habitée en ce moment. Ce ne fut que le lendemain vers midi que les hommes de Gimillian se sont aperçus de ce malheur, en ouvrant le chemin de leur village, et qu'ils en ont donné l'alarme au chef-lieu ».

Issime-Saint-Jacques – « Le 2 mars : au pied du vallon de Borines, une maison habitée par cinq personnes a été enveloppée par une avalanche. On s'en aperçut des habitations voisines. On sonna aussitôt le tocsin. On accourut. On délivra les cinq prisonniers; mais on dut laisser le bétail et les denrées au milieu des neiges. Une correspondance postérieure ajoute : les grandes neiges ont fait sortir de leurs tanières les loups qu'on croyait disparus pour toujours de ces montagnes. En effet, le 6 mars courant, on entendit les hurlements d'un loup (lynx) non loin du village d'Issime-Saint-Jacques, du côté de la montagne. Vers les 7 heures du même jour, quelques jeunes gens le virent à peu de distance des domiciles et ils auraient peut-être été attaqués, si Benjamin Busso, jeune homme qui n'a compté que sur son courage, ne l'avait mis en fuite ».

Valsavarenche – « Même date. Il y a ici 1,50 mètre de neige. Les avalanches n'ont pas encore commencé à s'ébranler. Par conséquent, dans toute la vallée, point de désastre, sauf qu'une chétive maison vide a été emportée par une avalanche sur le versant opposé au hameau de Chevréry à Introd ».

Saint-Vincent – « Le 4 mars, dans plusieurs villages de la colline, la neige a formé une couche de 1,80 mètre d'épaisseur. Au hameau supérieur, elle s'est élevée à la hauteur incroyable de 4 mètres à la lettre. Ces petites maisons étaient littéralement ensevelies sous la neige. Il ne s'y trouvait que deux hommes, qui eurent naturellement une frayeur panique. Ils en furent quittes pour la peur. Malgré cette énorme quantité de neige, nous n'avons à déplorer que l'effondrement de deux toits de maison. Dans l'une de ces maisons, quelques instants avant l'accident, se trouvaient plus de quinze personnes; mais à l'heure du sinistre, il n'y en avait plus que deux, qui échappèrent à la mort, étant assises à un angle de l'appartement. Je vous assure que dans tout le village, on a eu recours à la prière; Dieu nous a exaucés ».

Rhêmes-Notre-Dame – « Nous avons ici une belle dose de neige quoique relativement moindre qu'ailleurs. La neige tombée le 26 et le 27 février a formé une couche d'un mètre d'épaisseur et jointe à celle de la semaine précédente, elle dépasse deux mètres. À chaque instant, le 27, on entendait le bruit sourd des avalanches et, une minute après, on voyait la poussière qu'elles produisaient entourer les maisons et y pénétrer par toutes les fissures. Il en est descendu dans plusieurs endroits où l'on ne se rappelle jamais en avoir vu. Une, entre autres, dépasse un kilomètre de largeur. Une cabane isolée, démolie, quelques mélèzes abattus, un pont renversé, un autre endommagé, quelques fenêtres de maison brisées, tels sont à peu près les dégâts. À Saint-Georges, les avalanches occupent une bonne partie du thalweg de la vallée. Elles ont aussi emporté ou écrasé deux ponts... ».

Les deux Gressoney – « Il y a neigé pendant trois jours et deux nuits ; l'épaisseur de la couche de neige a presque atteint les 4 mètres. À Gresmatta (Saint-Jean), une avalanche en poussière a pénétré dans une maison. Des sept personnes qui s'y trouvaient, quatre ont péri : le père, la mère et deux enfants. Les trois autres ont eu la vie sauve, bien que les secours ne fussent arrivés que six heures après la catastrophe. Deux autres personnes ont été surprises par une avalanche, tandis qu'elles étaient en chemin. Leurs corps n'ont pas encore été retrouvés. M. le secrétaire Curtaz habitait, avec sa famille, une maison isolée et très exposée aux avalanches. La position était terrible. Il passa une nuit entière en cave avec toute sa famille. Cependant au chef-lieu on pensait à lui. Sur l'initiative du baron Antoine de Peccoz, il s'organisa une caravane de vingt hommes auxquels se joignit le curé de Saint-Jean et, à travers mille dangers, les sauveteurs parvinrent à délivrer la pauvre famille qui était dans les transes. À Laubono, une maison a été rasée jusqu'à terre par une avalanche. Heureusement le propriétaire, Constantin Peccoz, l'avait abandonnée à temps opportun pour se réfugier, avec sa famille, dans une autre maison voisine de celle du baron Louis de Peccoz. À Bilchouquen, une maison a été emportée par une avalanche et le village est plongé dans la neige jusqu'à l'élévation des plus hautes fenêtres. À Novers, on a dû faire dans la neige un trou vertical pour trouver la fontaine. Le 29 février, une caravane d'hommes intrépides, ayant en tête le baron Louis de Peccoz, partit de Saint-Jean pour La-Trinité. Au village de Chouquen, ils trouvèrent une avalanche couvrant littéralement les maisons. Quatre personnes seulement habitaient alors ce hameau. On dut passer par-dessus le toit de la maison Menabrea, sans même le voir, pour arriver à la maison Liscoz. Les quatre habitants ont été quittes pour la peur. La caravane continua la marche vers La-Trinité. Près de la chapelle de Saint-Grat, elle rencontra des hommes de cette commune à la tête desquels était leur jeune et courageux curé. Tous ensemble arrivent au chef-lieu, en surmontant bien des difficultés. Dans cette commune, point de victimes humaines ; mais les dégâts et les dommages sont considérables. Une maison de Robert Lercoz a été emportée par l'avalanche. Toutefois, ses habitants ont eu la vie sauve comme par miracle. La maison de M. le Syndic D. Delapierre est fortement avariée et celle de M. Antoine Welf menace ruine. Plusieurs autres ont aussi souffert de dégâts plus ou moins graves ».

Grand-Saint-Bernard – Correspondance : « Au col du Grand-Saint-Bernard (2470 m) il ne s'est rien passé de bien extraordinaire, ces jours derniers. Il est tombé, dimanche soir 26 février, d'énormes avalanches sur les versants suisse et italien; elles ont interrompu la ligne télégraphique. Mais tout s'est borné là. Pas d'accidents de personnes et quantité de neige nullement exceptionnelle, moindre que celle qui est tombée dans des zones inférieures. La violence du vent a empêché l'Observatoire météorologique de la mesurer

même approximativement. Au Bourg-Saint-Pierre, premier village du côté du Valais, une avalanche s'est ruée sur les maisons et en a effondré une, avec six greniers. Du côté d'Italie aucun désastre n'est survenu dans la vallée du Grand-Saint-Bernard en suite de la dernière neige ».

Petit-Saint-Bernard – « Des informations expédiées de l'Hospice, il résulte que la couche de neige dans cette localité élevée est environ de deux mètres. À La Thuile elle est de 60 cm. Nulle part des malheurs. Comme on peut l'observer, les éléments atmosphériques, tout en conservant leur état normal dans les régions du Grand et Petit-Saint-Bernard ont subi dans les zones inférieures, des perturbations qui ont causé de grands dégâts, non seulement dans le pays d'Aoste, mais encore dans le Canavais et en Valsesia ».

Carema – « Première commune d'Ivrée, qui confine à notre Arrondissement, a eu sa partie des malheurs. Dans la nuit du 27 au 28 février, une avalanche partie du pic de Charme se précipita vers le chef-lieu et ne s'arrêta qu'aux premiers vignobles. Sur son passage à la région supérieure des châtaigniers, elle rencontra une maison habitée, dont elle emporta le toit et effondra le plafond sur deux personnes qui venaient de se mettre au lit. Celles-ci furent étouffées, tandis que les autres, qui faisaient la veillée dans l'étable eurent la vie sauve. »

☒ 1895 Valgrisenche – « Dans la nuit du 24 au 25 janvier 1895, après deux jours d'abondantes chutes de neige et de tempête, une avalanche colossale se détacha du mont Pelà et tomba à pic sur la Doire en face de Suplun. La nuit suivante, une autre énorme quantité de neige se précipita comme un bolide du haut de la Becca du Lac et s'écrasa dans un vacarme immense dans le lac de Saint-Grat, qui fut complètement vidé sous l'effet de la pression engendrée par cette avalanche colossale. Par conséquent, les eaux se déversèrent avec une telle rage sur les alpages avoisinants et, ensuite, vers les cinq hameaux aujourd'hui inondés sous les eaux du barrage : Chappuis, Fornet, Suplun, Beauregard et Sevey. Quand l'énorme quantité d'eau se dirigea vers le hameau de Suplun, bloquée en aval par l'avalanche du mont Pelà, le niveau commença à monter rapidement vers les maisons du village. À minuit, la famille de Félix Moret se réveilla en entendant le chien aboyer. Le niveau d'eau dans l'étable était déjà de 50 cm. À toute vitesse, les vaches furent conduites au fenil en empruntant le grand escalier. Le jour suivant, à l'aube, les membres de la famille se rendirent à Beauregard, Sevey et Bonne pour chercher de l'aide. Un grand nombre d'hommes, chargés d'outils en quantité et surtout de bonne volonté, se rendit immédiatement sur les lieux. Après des heures de dur labeur, ils réussirent à former un couloir dans l'avalanche pour libérer enfin l'eau retenue. Il fallut deux jours de travail intense, au moyen de seaux, pour retirer toute l'eau avant de pouvoir reporter les vaches dans l'étable. Mais heureusement, dans cette histoire, grâce surtout à l'aide du chien, on ne déplora aucune victime. La célébration des funérailles de l'abbé Joseph Bois, recteur de Fornet, au chef-lieu, n'eut lieu que 4 jours plus tard, à cause de ce désastre ». (Lavoyer, 1977).

☒ 1900 Au début décembre, après d'abondantes chutes de neige (1-2 mètres d'épaisseur), une avalanche se déclencha à La Thuile, au lieudit Pontailod, envahissant la route provinciale. Une autre se produisit à Fontainemore, au lieudit Molinat, rasant une maison sur son passage. (« Le Duché d'Aoste », 5 décembre 1900).

☒ 1904 Valgrisenche – Le 14 janvier, à 16 heures, le curé de Valgrisenche, Révérend Edoardo Bérard, rentra à pied du hameau de La Béthaz, où il avait été rendre visite à M. Jacques Béthaz qui était malade. Il fut surpris par le souffle violent d'une avalanche qui dévalait à cet instant précis le long du couloir du Dar. Il se retrouva étendu sur la route sous un demi-mètre de neige. Il parvint à se libérer seul. (Lavoyer, 1977).

☒ 1904 La Thuile – Le 11 février : de nombreuses grosses avalanches, en provenance des reliefs du Crammont, encombrèrent, ces derniers jours, la route nationale qui relie Pré-Saint-Didier à La Thuile. Le tunnel d'Elévaz a complètement disparu sous une grande quantité de neige. En haut, près du village, une autre grosse avalanche est tombée sur la route et la recouvre sur un long tronçon. L'avalanche a endommagé la chapelle du village. Plus bas, elle a entièrement détruit une habitation (les dégâts s'élèvent à environ 2 000 francs). Le mur d'une autre maison fut aussi détruit. Vers Pontailod, à la frontière entre La Thuile et Pré-Saint-Didier, la route est en permanence encombrée par des avalanches, qui traversent le bois et entraînent avec elles de gros arbres. Le 11 février, il pleut toute la journée sur le Petit-Saint-Bernard. La pluie et le vent chaud ont fait fondre la neige. Seule une fine couche de 50 cm est restée. (« Le Duché d'Aoste », 11 février 1904).

☒ 1908 La 41^e compagnie du 4^e régiment alpin était partie d'Aoste le 14 février pour une randonnée avec comme itinéraire Aoste-Sarre-Villeneuve-col de Bard et La Salle. Le 26 (?) février, la compagnie se rendit de La Salle au col Serena (2538 m) quand une avalanche se produisit et emporta six hommes. Un soldat fut traîné sur plus de 200 mètres et fut gravement blessé ; le caporal Pianella et le soldat Glavinas furent tués ; les autres s'en sortirent indemnes. (La Domenica del Corriere, 10(9), 1908).

☒ 1914 À Courmayeur, en 1914, le souffle de l'avalanche de la Brenva ensevelit l'alpage Proment et fit tomber le clocher de la petite église de Notre-Dame de Guérison, ainsi que quelques centaines d'épicéas.

Le 20 mars, à Valsavarenche (Ruinox), une avalanche poudreuse provoqua, 2 km plus loin du point de départ, l'effondrement de trois maisons et souleva le toit d'autres habitations. Une forêt séculaire fut également dévastée.

À Rhêmes-Notre-Dame, une avalanche faucha la pointe du clocher et arracha le toit de la maison communale (Sentinella del Canavese, 3 avril 1914).

À Valgrisenche, il tomba plus d'un mètre de neige du 25 au 26 mars 1914 ; la nuit du 26 au 27, une énorme avalanche s'en suivit et parvint jusqu'au chef-lieu. Une partie traversa le cimetière, envahit la place et investit l'école. Une autre partie, plus à Nord-Est, déboula dans un grand fracas sur le Besan et arracha une vingtaine de mélèzes séculaires. Quelques vitres de l'école furent brisées, le toit soulevé, une chambre et le corridor envahis par la neige ; les sœurs et les enfants pris de panique mais heureusement aucune victime. Un énorme rocher resta à jamais figé à l'Ouest du cimetière, rappelant cette nuit tragique. (Lavoyer, 1977). Toujours le 26 mars 1914, une énorme avalanche, causée par le bris d'une corniche de glace du glacier de l'Ormelune, tomba sur les 18 alpages de la Grand'Alpe appartenant à différents propriétaires de Fernet. Étant donné la difficulté et le danger que représentait la haute montagne dans ces conditions à cause de la quantité énorme de neige, personne n'osa s'aventurer dans cette zone avant le 3 avril de cette année-là.

Le village de la Grand'Alpe était littéralement détruit. De l'endroit de la catastrophe au pont du Châtelet, le chemin, longeant le torrent Grand'Alpe, était envahi, sur une distance de 600 mètres, par des pierres, des planches, des lauzes, des poutres, des portes à moitié détruites et divers objets en tout genre ; les restes des alpages démolis par l'avalanche. Les dégâts furent estimés à 20 000 liras. Il fallut tout reconstruire au printemps avant de monter avec les troupeaux durant l'été. (Lavoyer, 1977).

☒ 1916 Valgrisenche – Le jour de Noël, vers 8h30 du matin, au moment où tout le monde se préparait pour aller à la messe, une énorme avalanche se décrocha à la vitesse de l'éclair de la pointe de

l'Aouille et tomba dans un vacarme infernal sur le côté Nord-Ouest du chef-lieu. L'église, la maison paroissiale et l'école furent ensevelies en un instant par cette masse blanche et glacée. Par bonheur, il n'y eut aucune victime. 16 vitres de l'école furent brisées ; la neige avait envahi le corridor de la paroisse car la porte était entrouverte.

☒ 1918 En Valgrisenche, le 10 avril 1918, à 5 heures du matin, une avalanche poudreuse se détacha de la cime de Verconey : durant sa course, elle détruisit en premier lieu un bois d'arbres centenaires et puis s'écrasa sur le hameau de Planté, en détruisant 5 maisons et en causant la mort de 4 personnes : Maurice Boson, âgé de 3 ans, Rose Gerbelle, fille de Charles, âgée de 10 ans, Charles Gerbelle, âgé de 53 ans et Philomène Boson, âgée de 62 ans. Celle-ci resta 60 heures sous l'avalanche, fut libérée encore vivante et put recevoir l'extrême onction avant de mourir. Les maisons furent toutes ensevelies par la neige ; les meubles, les matériels, les outils, les vêtements furent dispersés au loin. La riche et belle demeure du chevalier Charles Boson fut complètement détruite avec des dégâts considérables. Une grande forêt de mélèzes séculaires, située à l'Est du hameau, semblait devoir le protéger contre les catastrophes de l'hiver et on comptait donc sur sa résistance ; au contraire, les arbres séculaires furent balayés comme des allumettes. (Lavoyer, 1977).

Deux autres victimes sont à déplorer à Champorcher, dans le hameau de Trambesère. Le même jour, à Cogné, non moins de 14 avalanches se produisirent sur un tronçon d'environ 12 km. Il fallut creuser jusqu'à 5 tunnels pour rendre la route à nouveau praticable. (Brocherel, 1950).

☒ 1920 Les premiers jours de l'an 1920, d'abondantes chutes de neige provoquèrent de nombreuses avalanches et des dégâts aux habitations dans plusieurs communes de la basse vallée. L'épisode le plus tragique qui frappa le val d'Ayas, zone en général peu soumise au phénomène d'avalanche, souvent sporadique, remonte au 6 janvier. L'évènement se déroula dans le hameau de Quaille (tout près de Champoluc) et fut décrit, comme suit, par un descendant de la famille emportée et tuée par l'avalanche : « Le 6 janvier 1920, à trois heures de l'après-midi, une avalanche de proportions énormes emporta et rasa à néant la vieille maison en faisant sept victimes (...). Biagio dit Biegin (mon père) fut le seul à s'en sortir vivant mais gravement blessé. Cette maison se situait exactement au même emplacement que ma maison actuelle. Champoluc, le 26 novembre 1982 ». (U. Favre, 1982). La personne qui apporté ce témoignage précise que la maison qui fut détruite datait de 1500 ; il ajoute que son père mourut de ses blessures.

☒ 1926 Décembre : avalanche au Grand-Saint-Bernard. Treize personnes, dont des moines et des novices du célèbre Hospice, furent surprises par une avalanche lors d'un exercice de pratique du ski au col de Fenêtre. Cinq personnes furent emportées, dont trois n'ont pas pu être sauvées. (La Domenica del Corriere, 19 décembre 1926).

☒ 1945 Une borne à l'entrée du vallon de Grand Alpe dans le Valgrisenche témoigne d'une malheureuse avalanche qui se produisit durant la deuxième guerre mondiale : le 26 janvier 1945 une quantité imposante de neige se détacha des pentes de l'Ormelune et investit, près de l'Alpe Tramail, une colonne d'ouvriers des Aciéries Cogné d'Aoste. Ils étaient obligés par les nazi-fascistes d'effectuer des

ravitaillements aux postes du col du Mont. Les corps des 33 hommes furent retrouvés seulement au printemps. (Bovio, 1993).

☒ 1951 Cet hiver tragique fit environ 250 victimes sur l'ensemble des Alpes suisses, autrichiennes, à Ossola, dans le Trentin et en Vallée d'Aoste, où seul le Valgrisenche fut concerné : le 11 février, à 18 heures 30, une avalanche se détacha de l'arête de la Clusaz et renversa une cabane de l'entreprise Girola, occupée à construire le barrage. 27 ouvriers furent blessés sur les 35 présents. Le 23 février, 120 000 m³ de neige compacte se déversèrent au lieudit Torua, au-dessus du village de Valgrisenche ; une autre avalanche partie de la paroi Ouest de la Becca des quatre dents, frappa la rive droite de la Doire, en face de Bonne, interrompit le cours du torrent, endommagea le village des ouvriers de l'entreprise Torno, entraînant la mort d'un ouvrier et en blessant trois autres. Elle arracha également un pylône du téléphérique Avise-Valgrisenche. (Bertoglio, 1951).

☒ 1962 Courmayeur, le 6 avril – Trois avalanches se succédèrent sur le chantier italien du tunnel du Mont-Blanc : trois ouvriers morts, 30 blessés, une dizaine de baraquements en briques et en bois détruits, un pénible moment à surmonter pour les ouvriers. Une excellente description provient de l'article de Giorgio Pisanò sur le périodique Gente du mois d'avril 1962. Les passages les plus importants sont cités ci-après :

« Le drame des mineurs du Mont-Blanc arriva à l'improviste à 0 heure 30 le vendredi 6 avril, lorsqu'une première avalanche, gigantesque, se détacha des contreforts de la montagne et se précipita, dans un vacarme épouvantable, en direction du chantier, véritable village que les Italiens en provenance de toutes les régions ont baptisé « petite Italie ». Ce village se situe sur un replat au pied d'un pan de montagne qui a toujours représenté, et qui représente plus que jamais aujourd'hui, du fait de sa configuration par rapport au reste du massif, de son terrain accidenté et boisé et des ouvrages de protection construits récemment, un authentique rempart contre le danger d'avalanches : la « mort blanche », en effet n'est pas arrivée de là. L'énorme quantité de neige s'écrasa sur la « petite Italie » en provenance du grand couloir de la Brenva, où se situe le glacier du même nom, qui s'achève à environ 200 mètres de la sortie du tunnel. L'avalanche se détacha très certainement du glacier de Toule, pénétra avec une violence exceptionnelle dans le couloir de la Brenva, glissa jusqu'au bas de la pente sans que le fond gelé n'oppose de résistance et ne termina sa course désastreuse que dans le val Veny. Mais la poussée de la neige poudreuse due à la vitesse fut telle que la masse de neige marqua un grand virage vers la gauche, alla se briser telle une grosse vague contre le plateau où se situait le chantier et remonta sur le flanc, en recouvrant les baraquements qui étaient rassemblés à cet endroit. Le chantier était endormi. Dans le tunnel, à un peu plus de 4 km, les 50 ouvriers de l'équipe au travail étaient en train de préparer les fourneaux de mines. Les ouvriers au repos avaient passé la soirée en assistant, devant leur poste de télévision, à la chute du dernier tronçon de roche du tunnel du Grand-Saint-Bernard. Ils avaient trinqué au succès de leurs collègues italiens et suisses. Ils étaient, ensuite, allés se coucher. Sur les 520 ouvriers au travail, environ 400 étaient présents cette nuit-là : une soixantaine était en permission ; les autres dormaient auprès de leur famille, à Entrèves, à Courmayeur ou dans d'autres villages de la vallée. Toujours sur le chantier, dans leurs logements, il y avait également le directeur des travaux, l'ingénieur Virginio Scavarda, le vice-directeur, l'ingénieur Giulio Cesare Marchini, ainsi que d'autres directeurs. L'avalanche dévala le couloir de la Brenva sans que personne ne soit alerté par le vacarme. Elle se déversa sur les constructions du chantier situées à la limite du glacier. Peu après, dans le chantier, recouvert d'un lourd manteau de poussière neigeuse, retentirent des cris, des appels à l'aide et des ordres. Des minutes de confusion et de terreur s'en suivirent. Une partie des ouvriers, habillés sommairement, cherchèrent à s'enfuir dans l'entrée du tunnel. Les autres, portant leurs lourds vêtements de travail, exécutèrent les ordres des ingénieurs et des chefs d'équipe, de manière disciplinée, et tentèrent

immédiatement de venir au secours de leurs compagnons restés ensevelis sous les deux baraquements recouverts par l'avalanche. Les fils des installations électriques étaient arrachés : dans le noir complet, les lumières des petites lampes portables de chaque mineur se mirent à briller. Les équipes de secours cherchèrent dans la neige afin de trouver les murs des campements ; ils ouvrirent un passage et parvinrent à libérer les premiers blessés. Malheureusement, ils remontèrent à la surface également deux corps sans vie : ceux du mineur Gino Carbone, âgé de 40 ans, originaire d'Ascoli Piceno, marié et père de deux enfants, et celui de l'électricien Primo D'Arcangelo, né dans la province de Chieti, âgé de 56 ans, lui aussi marié et père de deux enfants. Dans le tunnel, pendant ce temps, les hommes de l'équipe en service, ignorant la situation, continuaient à travailler. Mais leur présence était désormais indispensable sur le chantier frappé par la « mort blanche » : cinquante hommes encore solides, ni paniqués, ni épouvantés par la tragédie, pouvaient constituer un bon groupe afin d'organiser les secours plus efficacement. À 1h20 du matin, les hommes de l'équipe reçurent l'ordre de faire sauter les 400 kg d'explosifs et de sortir tout de suite du tunnel. Ensuite, les mineurs, à bord de leurs campagnole, parcoururent rapidement les 4 400 mètres de tunnel et retournèrent au chantier. Pendant ce temps, les premiers secours étaient arrivés, de Courmayeur notamment : les carabiniers, la garde de finance, les alpins du centre d'entraînement et le médecin, le docteur Bassi. L'opération de sauvetage était en train de s'organiser, quand à 2 heures, tous entendirent le grondement épouvantable d'une deuxième avalanche. « Ce fut vraiment un moment de terreur – comme de nombreux mineurs l'ont raconté – une terreur amplifiée par l'obscurité : « Tous dans le tunnel ! » Ils n'eurent pas la possibilité de le répéter une seconde fois. Beaucoup, malheureusement, n'eurent pas le temps de se mettre à l'abri. Parmi ceux-ci, notamment le vice-directeur du chantier, l'ingénieur Meschini, qui fut projeté à terre par le souffle de l'avalanche ». La deuxième avalanche, bien plus grande que la première, suivit le même parcours : elle s'engouffra dans le couloir de la Brenva, pénétra dans le val Veny, tourna vers la gauche et s'abattit contre le replat où se situait « la petite Italie ». Par chance, l'onde de neige alla s'écraser contre la muraille formée, à cet endroit, par la masse gelée de l'avalanche précédente. Dans un vacarme épouvantable, l'énorme masse de neige se déplaça de nouveau vers la droite et alla finir sa course dans le fond de la vallée. L'avalanche se déclencha à 2 heures du matin et, finalement, elle ne toucha pas les installations du chantier. Aucune victime supplémentaire ne fut à déplorer, mais, par contre, elle provoqua un déplacement d'air qui s'abattit comme un ouragan sur la « petite Italie ». Les arbres furent déracinés et projetés contre les murs des logements ; les toits volèrent en éclats, les parois en bois des cabanes et des entrepôts furent éventrées. Poteaux, fils électriques et téléphoniques furent arrachés dans un fracas épouvantable. Meubles, lits, couvertures, valises et autres effets personnels furent projetés en l'air à cause du terrible tourbillon. À la lueur des lampes électriques, le chantier était dans un tel état qu'on aurait cru, au premier coup d'œil, qu'il avait été frappé par la fureur destructrice d'une attaque aérienne. La plupart des ouvriers furent plongés dans un profond désarroi durant les heures qui suivirent. Beaucoup d'entre eux quittèrent rapidement le chantier, réellement envahis par la terreur, en particulier, les hommes d'origine des régions centro-méridionales, et qui n'avaient jamais vécu d'épisodes de ce genre. Par contre, tous les dirigeants, plus de 100 mineurs, les carabiniers, les alpins, la garde de finance et les guides de haute montagne restèrent sur place. Le chantier fut exploré scrupuleusement. Ne connaissant pas le nombre exact d'ouvriers ayant quitté la « petite Italie » après la deuxième avalanche, il était impossible de compter les survivants et les disparus : il était donc probable que la « mort blanche » ait emporté d'autres personnes. La recherche était angoissante. Vers 8 heures, une troisième dépouille fut trouvée : celle du plombier Agostino Fadda, âgé de 42 ans, originaire de Cagliari et père de trois enfants. À 10 heures, des cris très excités venant d'un des deux dortoirs submergés par la première avalanche se firent entendre. Tous accoururent et quelques minutes plus tard, un mineur, âgé de 31 ans, Benedetto Briccoli, d'Ascoli Piceno, put revoir la lumière. Il était blessé, courbaturé, congelé mais miraculeusement en vie. Les émotions n'étaient pas encore finies. Briccoli avait à peine quitté le chantier à bord d'une ambulance qu'un terrible grondement annonçait l'arrivée d'une troisième avalanche. Tout le monde se réfugia dans le tunnel. L'onde blanche balaya une fois encore le chantier. Elle déboula de nouveau du

couloir de la Brenva, secoua les constructions encore debout et les restes de celles déjà détruites, mais sans provoquer d'autres dégâts majeurs. Il était 10h45 du 6 avril ».

Comme à l'habitude, il y eut des polémiques au sujet des responsabilités, mais rapidement, il fut établi qu'il s'agissait d'une fatalité exceptionnelle ; le chantier avait été construit à l'endroit considéré comme le plus sûr, en fonction des connaissances de l'époque. Quelques jours plus tard, les installations furent remises en état et l'activité repris à plein régime. (Alaria, 1976).

☒ 1971-72 D'abondantes chutes de neige et de nombreuses avalanches se produisirent dans presque toute la vallée. En janvier et février, les routes de certaines vallées latérales furent interrompues à plusieurs reprises. Ce fut l'un des hivers les plus enneigés du 20e siècle. (divers auteurs, 1973).

☒ 1977 2 mai : avalanches, routes fermées en Vallée d'Aoste. L'accès à Cogne, Valsavarenche et Champorcher est interdit à cause du danger d'avalanches. (Stampa Sera).

☒ 1991 À 11h45, le 17 février 1991, à Courmayeur, une très grosse avalanche se produisit dans tout le vallon de Praz Moulin et finit sa course à environ 100 mètres de la route communale du Val Ferret. Une partie de la piste de ski de descente du Pavillon, en aval du couloir des Chamois, fut entièrement ensevelie et de nombreux skieurs restèrent enfouis sous la neige. Le bilan fut de 12 victimes. Des blocs de glace d'un diamètre allant jusqu'à 50-60 cm furent retrouvés dans l'avalanche : selon l'expertise, elle fut très probablement provoquée par la chute d'un gros sérac en provenance du glacier suspendu au col du Géant. (AINEVA, 1995).

☒ 1995 Le 29 janvier – à Courmayeur, après la fin d'une légère chute de neige, à 15h45, une énorme avalanche poudreuse se déclencha de la Tour Ronde (3700 m), parcourut tout le glacier de la Brenva et remonta sur le versant opposé le long des pentes du mont Chétif. Un bois d'épicéas fut détruit entre le lieudit Planponquet et Purtud. (Nimbus 5).

☒ 1997 Le 18 janvier – à Courmayeur, une avalanche semblable à celle de 1995 mais provoquée par un éboulement sur l'éperon de la Brenva se déclencha. Un groupe de skieurs fut emporté sur le fond du val Veny et l'on compta deux victimes. Pour de plus amples détails, voir au chapitre 13.

☒ 1999 Février – Une longue série d'avalanches impressionnantes se produisit dans de nombreuses vallées d'outre-Alpes. (Pangallo, 2002a). Même si l'importante barrière de partage des eaux de l'arc alpin avait bloqué le passage des courants humides venant du Nord, on enregistra, sur le versant italien, un événement important. À Morgex, vers 6h30, le 23 février, une avalanche poudreuse impressionnante se précipita à très grande vitesse sur le village de Dailley, situé à 1020 m seulement, et sur la nationale menant au tunnel du Mont-Blanc. Le souffle abattit deux maisons et en abîma une vingtaine. Il renversa des voitures et des camions et balaya 10 hectares de bois sur le versant opposé de la vallée. Un corps sans vie fut retrouvé parmi les décombres du village. L'amas neigeux se déplaça le long du couloir de Lavan cher, qui porte d'ailleurs bien son nom.

<http://www.nimbus.it/meteoshop/VediLibro.asp?IdArticolo=>